

Les Raisons d'Espérer

Espérer des contraintes

Enquête internationale

2012



Espérer des contraintes – 9 personnalités témoignent

Ajouter au monde, par Paul Andreu, architecte, France.

“JE” SUIS LA CULTURE ... “La culture n’est pas extérieure. Je suis son visage”, par Mahesh Bhatt, réalisateur, Inde.

Culture : la seule raison d’espérer ?, par Axel Dauchez, Directeur Général, Deezer, France.

L’imagination créative au service de l’intérêt général, par Antoine Gosset-Grainville, Directeur Général, Caisse des Dépôts, France.

Culture : le printemps éternel, par Amit Khanna, Président, Reliance Entertainment, Inde.

Culture et Espoir, par Ezra Suleiman, Professeur, Princeton University, Etats-Unis.

La culture, un pilier du développement durable, par Pascale Thumerelle, Directrice du développement, Vivendi, France.

L’art, outil de révolution, par David Unger, vice-président et agent, International Creative Management, Etats-Unis.

Le besoin d’utopie politique, par Dominique Wolton, Directeur de l’Institut des Sciences de la Communication du CNRS, France.

Paul Andreu, architecte, France



Ajouter au monde

Pourquoi nous demander quelles raisons nous avons d'espérer ?

Pourquoi ne pas plutôt nous demander quelles raisons nous avons de nous désespérer ?

La crise, qui court comme le furet, qui est passée ici et repassera par là, que seules quelques Cassandres enrôlées annonçaient, dont personne n'est responsable, ou tout le monde, collectivement. Crise de la glotonnerie ? Tous ces pauvres sont insatiables ! Pourquoi n'entendent-ils pas les avis, les analyses, les conseils de ceux qui ont la tâche ingrate de diriger et de décider ? Soyons rassurés sur ce point, aucun d'entre eux ne manque à l'appel, tous sont prêts à payer de leur personne et à continuer. Et puis d'abord, peut-on être un bon général quand on n'a pas connu la défaite ?

Bon, d'accord, arrêtons l'ironie, elle va venir la crise et s'installer un temps plus ou moins long. Son bon usage serait d'abord de retrouver les sentiers de la solidarité. Evidemment. Ensuite de réfléchir à un autre paradigme. Ce mot, que je suis à peu près sûr de ne pas comprendre, me ravit. Avant j'aurais dit « vision du monde », mais « paradigme » ça doit être bien mieux que juste une vision. Un développement durable ? Pourquoi pas. La recherche d'un équilibre dans le changement ? Pourquoi pas. De la justice en tout cas. Et surtout de la liberté. Pour la justice et la liberté, je n'ai pas de doute.

Alors, la culture dans tout ça ?

Elle est l'une de nos raisons majeures d'espérer. Parce que la création et la recherche, ensemble, faut-il d'ailleurs jamais les dissocier, sont la meilleure raison d'espérer dans tous les domaines ; parce que plus qu'aucun autre domaine, la culture ne se maintient que par une création et une recherche permanente qui sont, dans ce domaine, d'un coût modéré voire marginal ; parce qu'enfin, quand tout va mal, écrire, peindre, chanter, etc., sont autant de réflexes de survie, de pied-de-nez ou de cris de haine à l'infortune.

Certes si l'économie va mal, l'industrie de la culture souffrira et tous les créateurs avec elle. Il se publiera moins de livres, les grandes expositions seront plus rares, il se fera moins de films, moins aussi d'émission de variétés. Dans l'absolu, ce n'est pas bien, mais si l'industrie saisissait cette occasion pour se demander si elle ne se laisse pas trop souvent aller à la facilité, aux produits « marketés », si le consommateur culturel réfléchissait aussi de son côté à la nécessité du toujours plus du même, d'un mal il pourrait peut-être sortir un bien.

L'architecture est un des domaines de la création qui souffrira le plus, à l'évidence. C'est aussi un de ceux à qui un supplément de réflexion peut faire le plus de bien. Elle s'est laissée entraîner dans le tourbillon de la communication. Elle s'est mise à confondre création avec événement médiatique, ambition et liberté avec tape-à-l'œil et exhibitionnisme. Un mot, répété à l'envi par les promoteurs,

les élus, leurs conseillers et leurs architectes, *iconique*, résume le tout, justifie gaspillage de matériaux et d'argent, élève des temples à la suffisance et à l'indigence intellectuelle. La meilleure preuve à mes yeux que ces « actes de communication », ces « nouvelles images » ne sont pas vraiment des créations, c'est qu'on les avale sans broncher, qu'on les oublie, cocktails bizarres, fausse ivresse.

Or jamais on n'a eu autant besoin, en architecture mais dans tous les autres arts aussi j'en suis sûr, de création, de découverte, d'enthousiasme, d'utilité et de beauté, mais aussi d'une utilisation scrupuleuse des moyens mis en œuvre. Si je n'avais pas peur de dater définitivement, je dirais aussi volontiers : d'utilité sociale.

Pessoa écrit que « la littérature est la preuve que la vie ne suffit pas ».

Il aurait pu l'écrire de la danse, du théâtre et de la musique, de la peinture etc. De toutes ces activités insensées dans leur prétention à ajouter quelque chose au monde, quelque chose de minuscule et de dérisoire, comme en poids le sont les vitamines. Folles dans leur conviction qu'en ne s'occupant pas des souhaits, exprimés ou sollicités, d'un public, elles peuvent au prix d'un travail intime et souvent solitaire, lui faire découvrir ses attentes, dévoiler ses désirs, le rendre plus heureux.

La création dérange, elle dérange l'ordre établi, sans répit elle le dérange. Nous avons bien besoin de la création, de l'exemple de la création pour remettre en ordre pas mal de nos convictions.

La création demeure, elle s'intègre dans un ordre nouveau, plus vaste, un tout petit peu plus vaste. Ce n'est ni un coup, ni un scoop, ni un buzz...

La science n'a jamais eu une plus grande possibilité de découverte et de compréhension qu'aujourd'hui, l'art une plus grande capacité à créer : notre fortune - j'entends notre bonheur – est là.

Quelle meilleure raison d'espérer ?

Mahesh Bhatt, réalisateur, Inde.



*“JE” SUIS LA CULTURE ... “La culture
n’est pas extérieure. Je suis son
visage’*

La culture / l’imagination créative vous donne-t-elle une raison d’espérer ?

L’homme vit dans l’espoir et meurt dans l’espoir. La dure réalité, c’est qu’il n’y a là aucune oasis, la race humaine est bloquée face à un mirage. La culture est un mirage. Tout naît de la frustration. Que pouvons-nous espérer que nous n’ayons pas déjà ? Un meilleur futur ? Un monde libéré du conflit, de la misère, de la souffrance ? La culture peut-elle créer un tel monde ? L’homme peut-il imaginer ? Les 10 000 dernières années de l’histoire de la culture humaine, de l’imagination humaine qui se lit sur la surface de notre planète. Dîtes-moi, en tenant compte de cette histoire, aurait-on raisonnablement pu espérer un résultat différent ?

La culture, comme toute autre chose, est une question de définition. Les différents pouvoirs en place dans l’Histoire, qu’ils aient été religieux, politiques ou économiques ont généralement maintenu un monopole sur la création et l’application des différents systèmes de définitions dans lesquels nous vivons. En ce sens, pourquoi attendrions-nous d’une culture née dans de tels systèmes qu’elle nous conduise dans un monde différent du nôtre ?

Et pourtant, à l’inverse, si l’on regarde la culture ou le potentiel de l’imagination humaine davantage comme un moyen d’imaginer de *nouvelles* définitions ou de *nouveaux* modes de compréhension, alors elle offre peut-être un petit peu « d’espoir ». Mais pas d’espoir pour un monde moins douloureux, ou moins destructeur. Qui peut dire si l’inconnu nous offre autre chose que l’abysse que notre histoire a connu ? Mais si de véritables instances d’imagination peuvent nous projeter dans l’inconnu, ou peuvent nous y faire entrer, alors il y a peut-être une chance, ou un espoir, qu’une puissance trouve un moyen de s’exprimer au-delà des structures archaïques et peu solides de l’esprit humain.

Qu’est-ce qui l’incarne le mieux ?

Nous incarnons tous la culture. Le monde que nous voyons et le corps que nous sentons et touchons ne sont pas différents. Ce sont des structures qui nous ont été transmises à travers d’innombrables générations, des idées qui insèrent nos expériences dans les schémas à travers lesquels d’innombrables vies sont déjà passées. Si les cultures des sociétés qui nous ont précédés sont sorties d’un individu, alors l’organisme vivant qui se trouve derrière peut commencer à s’épanouir. Une telle personne n’est pas et ne peut pas faire partie du système de valeurs de la société.

Nous regardons désormais la culture comme une allusion, un lointain parfum du salut que nous cherchions autrefois dans la religion. Et comme nous ne l'avons pas trouvé dans les temples et églises chargés d'encens, nous ne le trouverons pas dans les musées, les cinémas, les galeries ou les salles de spectacle. Cette recherche d'une forme de salut n'est rien d'autre que la culture elle-même qui suit son cours dans nos vies. Nous ne nous rendons pas compte que c'est cette culture qui étrangle notre énergie vitale, l'empêchant de s'exprimer. L'énergie vitale ne peut jamais être « incarnée », ni contrôlée. Elle écrase et démolit les barrières qui l'entourent.





Culture : la seule raison d'espérer ?

Nous venons d'un monde déterminé par la **frontière** où notre identité était principalement construite par notre pays ou notre peuple ; où la diversité et la confrontation des nations créaient (pour le meilleur et pour le pire) l'évolution des civilisations. Dans cet ancien monde, la culture pouvait refléter la sédimentation du passé ou un clivant social. Elle devait en tout état de cause s'imposer pour passer du luxe à la nécessité.

Nous basculons dans un monde dont l'évolution majeure est une **mondialisation** inéluctable des économies, des populations et des comportements. Nos principes identitaires sont remis à plat (surtout dans les vieux pays européens). Au-delà, la notion même de diversité, condition darwinienne essentielle de notre évolution, est à réinventer pour survivre sans s'étouffer.

Dans ce nouveau monde, la culture n'est plus la couche supérieure des attributs d'un pays ou d'un peuple, elle va devenir peu à peu le facteur prépondérant de notre identité (géographiquement dilué) et surtout de notre diversité.

L'enjeu culturel devient alors capital.

Soit la culture se contente de reproduire les frontières du passé et notre future alternera entre communautarisme et uniformité.

Soit la culture devient **imaginante** et nous pourrions recréer alors sur notre terre des espaces identitaires apaisés i.e. non exclusivement nationaux ou communautaires. Bien au-delà, la concurrence culturelle peut initier nouveau modèle d'évolution compatible avec notre monde clôt.

Construisons vite ces espaces d'espérance.

Comment agir ?

L'urgence est aujourd'hui de préserver le potentiel de diversité de la culture non pas en se focalisant exclusivement sur la protection de la création mais surtout en s'assurant une pluralité de la distribution culturelle. Musique, cinéma, éditions,... toutes les expressions culturelles sont aujourd'hui soumises au risque de la globalisation de la distribution. Pour s'orienter dans la bonne direction, il faut ainsi avant tout être vigilant pour que les structures de « distribution culturelle » trouvent un équilibre entre les nouveaux distributeurs globaux (iTunes, Google,...) et les anciens distributeurs locaux (fnac, Gaumont, HMV, ...). C'est un enjeu crucial et politique.

Pour s'orienter *durablement* dans la bonne direction, c'est également un enjeu d'éducation culturelle. On doit avant tout absolument conserver un enseignement culturel national sans le sacraliser – rien n'est possible sans ce premier cercle. On doit également développer sur cette base identitaire une curiosité gourmande de la diversité culturelle sans la restreindre à une ethnologie culturelle.

La musique illustre bien à son propre niveau cet enjeu.

Les comportements musicaux d'aujourd'hui reflètent la structure du marché actuel : un arbitrage entre musique locale (i.e. nationale) ou musique globale (i.e. US).

Pourtant, la mondialisation de la distribution de la musique est en route et bientôt les usages locaux ne seront plus déterminés exclusivement par la structure des marchés locaux.

Soit nous sommes passifs et cette évolution pourrait consacrer l'uniformité de la musique « mondiale », paradoxalement facteur de replis communautaires.

Soit nous sommes talentueux et, en maintenant notamment des réseaux locaux de distribution, chaque pays peut devenir le creuset de sa musique locale, de la musique mondiale mais également des musiques de ses diasporas. A l'instar du Jazz en son temps, les musiques africaines, arabes, latino-américaines, asiatiques,... peuvent devenir de fantastiques facteurs d'échange, d'intégration et, au-delà, de créations radicales.

Antoine Gosset-Grainville, Directeur Général, Caisse des Dépôts, France.



*L'imagination créative au service de
l'intérêt général*

La culture / l'imagination créative vous donne-t-elle une raison d'espérer ?

En 2011, l'économie mondiale traverse une deuxième crise financière en quatre ans. Les idées et propositions d'ingénieurs, d'urbanistes, d'entrepreneurs, d'artistes, d'écrivains mais aussi de politiques, s'inscrivent dans ce nouveau contexte. Leur imagination est stimulée par un environnement contraignant qui finalement se transforme en un *tremplin de créativité*. Ces acteurs mobilisent leur esprit critique et inventif pour mettre en place des solutions. La crise est un obstacle, et de ce fait, provoque des soubresauts, des dépassements ; elle fait naître un bouillonnement d'idées et d'inspirations qui attendent d'être révélées. A chacun de prêter davantage attention à l'imagination créative qui l'entoure, d'une part pour l'apprécier et d'autre part pour la faire exister. C'est à la reconnaissance et la valorisation que nous ferons vivre ces raisons d'espérer.

Qui l'incarne le mieux ?

L'entreprenariat social et solidaire est une bonne illustration de ces élans créatifs qui tentent de trouver des solutions, alliant à la fois développement économique et utilité sociale. La Caisse des Dépôts encourage cette nouvelle façon d'entreprendre. Elle vient de créer un fonds d'investissement pour l'innovation sociale dans ce but. L'entrepreneur s'engage dans une cause sociale ; sa force d'innovation est une réponse efficace et responsable au service des hommes et de la collectivité.

Quelle serait l'initiative personnelle / projet / œuvre qui concrétise votre raison d'espérer ?

En tant que responsable d'une grande institution financière, j'ai à cœur de donner tout son sens à la notion de service. La finance ne peut être au service d'elle-même. Sa vocation est de permettre aux porteurs de projets utiles au développement de l'économie et de la société, de donner corps à leur engagement. A nous d'identifier les initiatives les plus prometteuses. C'est dans cet esprit que j'ai favorisé l'entrée récente de la Caisse des Dépôts au capital de la société de production de Jacques Perrin, pour encourager une œuvre cinématographique au service de l'environnement et de la nature. Le soutien à cette imagination créative est pour moi le moteur d'une espérance : celle de permettre l'émergence de leviers capables de mobiliser les esprits autour de préoccupations universelles.

Comment souhaitez-vous la transmettre aux générations futures ?

Les dirigeants de la Caisse des Dépôts ont toujours veillé à promouvoir une diffusion, au plus grand nombre, des nouveaux services et des nouvelles technologies. Afin de ne laisser personne au bord du

chemin, et de permettre à tous d'accéder à l'économie de la connaissance, la Caisse des Dépôts a par ailleurs décidé de faire de la lutte contre l'illettrisme, un axe majeur de sa politique de mécénat. Je m'attache aujourd'hui à consolider ces orientations et cet engagement.



Culture : le printemps éternel

La civilisation humaine a environ 10 000 ans. Ces 10 millénaires ne sont peut-être qu'un grain de sable à l'échelle du calendrier cosmique, mais ce que les différentes époques de notre passé ont montré, c'est que l'évolution du corps et de l'esprit humain a triomphé contre toute attente. Depuis l'âge néolithique jusqu'aux temps présents, l'histoire et l'anthropologie ont laissé suffisamment de preuves que la culture a donné forme à l'esprit humain et a façonné la planète. Nous avons été témoins de catastrophes naturelles, de guerres, de famines, d'épidémies et de migrations. Nous avons vu l'essor et le déclin d'empires. Nous avons assisté au triomphe des sciences et des arts. Nous avons vu le courage exemplaire et la misère profonde. Et au milieu de tout cela, nous avons vu la montée de l'espoir.

L'espoir est construit sur les fondements de la culture ! Pour comprendre l'importance de la culture, il faut d'abord s'intéresser à la philosophie de l'espoir. L'espoir est ce qui maintient une civilisation en vie. Rien n'illustre mieux ceci que ce court récit d'Helen Yoest que j'ai lu l'année dernière. Je le reproduis ici pour exposer mon propos.

Des tomates pour mes enfants - la philosophie de l'espoir dans Le Petit Potager

Le père de mon père cultivait des tomates car son père en faisait autant à son époque.

Mon père en cultivait lorsqu'il était enfant pendant la crise parce qu'il n'avait pas le choix. À l'âge adulte, il cultivait des tomates car elles représentaient le fait de ne jamais subir la faim. Cela lui donnait du réconfort de savoir que si tout le reste échouait, il aurait une tomate à manger.

Moi (le dernier des baby boomers), je plantais des tomates car je voulais être avec mon père. Mon père était dans le jardin, donc j'étais dans le jardin. Nous parlions de beaucoup de choses, nous rions énormément tout en accomplissant les tâches ordinaires et quotidiennes.

Pourtant, enfant, c'était une nouvelle époque. Nous étions riches (mon père avait du travail, maman restait à la maison pour élever la famille, nous n'avions pas de dettes, possédions notre maison et étions aimés). Mon enfance se déroula entre les guerres, aucune des deux guerres ne précipita le besoin de cultiver une tomate.

À l'âge adulte, je n'ai jamais bien cultivé de tomates, peut-être en ai-je planté une dans le sol de temps à autre. Mais ce n'était pas pour une raison altruiste, comme le faisait mon père. C'était une tomate. Cela ne représentait rien pour moi.

Je ne compris pas l'importance de la tomate. Je compris que mon père n'avait jamais oublié la crise, mais je voulais planter de jolies fleurs. Je ne ressentis pas les crampes d'estomac qui motivaient mon

père. C'était son truc, donnez-moi de l'agrément, donnez-moi de la beauté. La beauté n'a pas de prix. Je peux acheter une tomate.

Ma génération se reposait sur la gloire des profits suivant la crise, une nouvelle époque se construisait sur du travail solide et sur le pouvoir de l'intérêt commun, nous ne voulions pas CULTIVER nos propres tomates, nous voulions les ACHETER, parce que nous le pouvions. Nous voulions avoir de jolis jardins manucurés autour de nous. Nous achetions des tomates comme nous achetions du bœuf sous vide. Nous ne pensions pas à faire notre propre hamburger, n'est-ce pas ?

Désormais, mes enfants regardent autour d'eux et voient des fleurs, de jolies fleurs, partout. Lorsqu'ils grandirent, ils remarquèrent que je n'avais pas de tomates, ils demandèrent pourquoi. Je leur expliquai alors que, pour la plupart, ma génération ne voulait pas cultiver de nourriture. Nous voulions cultiver la beauté, notre symbole de confort.

L'année dernière, sur demande de mon plus jeune fils Aster, nous avons installé un petit coin pour les légumes, surnommé Le Petit Potager. En famille, nous avons arraché un carré de la pelouse et planté le potager que nous entretenons maintenant ensemble. Nous cultivons des tomates et des concombres, des petits pois, de la laitue, des épinards, des poivrons, du piment, des carottes, des radis, des choux, et d'autres choses encore. Nous avons également des tournesols et du zinnia, et de l'aneth et de la coriandre.

Quand nous avons récolté notre première tomate fraîche, j'ai pensé à mon père et à son père. Je pense que dans le futur, quand mes enfants récolteront des tomates avec leurs enfants, ils penseront à moi.

J'espère que mes enfants n'auront jamais besoin de cultiver une tomate, mais s'ils le devaient, ils pourraient. J'espère qu'il voudront cultiver une tomate. J'espère que l'expérience de notre petit potager leur insufflera cette volonté.

Pour le moment, j'ai trois enfants traînant dehors avec moi dans notre petit potager, goûtant le fruit du vin, et accomplissant des tâches triviales en riant.

C'est cet espoir qui a forgé la destinée de nos ancêtres et qui continuera à le faire pour les générations futures. Néanmoins, dans une société interconnectée où la distance, la langue, l'architecture, les vêtements, la nourriture, les croyances et les religions émergent et interagissent, s'opposent comme jamais auparavant, la société elle-même subit un changement cataclysmique. Carl Jung prenait bonne note du besoin de l'homme de rassembler le spirituel et le rationnel.

Historiquement, le romantisme hérité du XIXe siècle a généralement rejeté toutes les formes récentes dans une nostalgie inconditionnelle du passé, une aspiration pour "les bons vieux jours". Ce désir révisionniste de passé alimente le colportage par les hommes politiques conservateurs d'une solution simpliste et réactionnaire aux problèmes complexes du présent.

L'artiste russe Kandisky devenu théoricien il y a presque 100 ans développait l'idée que chaque secteur de la société est caractérisé par un "triangle mouvant" conceptuel : "Le sommet du triangle est occupé par l'élite des chercheurs au premier plan / à la pointe de leur discipline, derrière eux suit un groupe plus important qui popularise ou expérimente le développement et l'avancée des recherches, et la base du triangle est composée de la masse de la société qui acquiert le futur des avancées en temps et lieu. La distance entre le sommet et la base varie selon la discipline, dans certains cas, comme le sport et la culture populaire / la mode, cela peut être seulement des jours / des semaines ou des mois, dans les sciences et les arts, cela peut être des années, voire des siècles !

Quand les densités de population augmentent et les communications accélèrent, le fossé entre le sommet et la base se réduit."

C'est précisément le dilemme auquel nous faisons face aujourd'hui. Une crise de discorde dans un environnement marqué par la proximité croissante de pensées inflige aujourd'hui des dégâts. Les disparités socio-économiques et les îlots de solitude dans un océan mondial de "culture" partagée créent des conflits, et ce même quand le printemps arabe apporte de l'espoir à des millions de personnes asservies. Dans une certaine mesure, les théories de Cahuc amplifient ce gouffre. Pourtant, les nouvelles économies émergentes, dont certaines sont régimes totalitaires, ne favorisent pas toujours l'expression culturelle. De plus - et cela pourrait étonner les Occidentaux, mais dans des pays comme l'Inde, les castes continuent de jouer un rôle dominant dans la société. Dans certains pays, il y a des classes et dans d'autres, il y a du racisme même au XXI^e siècle. Et dans tous, il y a désormais une fracture numérique !

Les écrits de Michel Maffesoli m'intriguent, même si je n'en ai sûrement pas lu assez. Je pense que même si la culture mondiale se développe, elle renforce également l'esprit de clocher et éloignent les identités ethniques les unes des autres. La force pure des dynamiques économiques mondiales continue de créer des désaccords idéologiques sous-jacents, et donc d'accentuer la polarisation des communautés. Avec la fongibilité de l'argent, la facilité du voyage et l'omniprésence de la télévision, les personnes se connaissent beaucoup plus qu'avant. Cela ne veut pas dire que la société postmoderne est plus tolérante. La notion d'hyper modernité de Lipovestky est valide, mais peut être remise en question dans le contexte de sociétés comme l'Inde ou la Chine, ou même l'Afrique.

Les chiffres démographiques et économiques purs déplacent l'axe du pouvoir dans le monde. Comme je l'ai dit précédemment, un nouvel agenda culturel mondial est mis en place par l'Asie du Sud-Est, et plus marginalement par l'Amérique Latine et l'Afrique. Cela implique que les Etats-Unis et l'Union Européenne vont perdre de leur importance et ne seront plus les seuls arbitres du changement socio-culturel. C'est une nouvelle réalité que l'Occident développé doit accepter. Pendant des années, la culture américaine a enveloppé les cultures locales à travers la mode, les films. Cela a créé une sorte de culture homogénéisée. Le sociologue indien Ashis Nandy met en garde contre les dangers de l'homogénéisation : "Il y a des raisons pour cela. Dans notre société, nous vivons avec des différences radicales - diversité qui ne se base pas sur des formes contrôlées de différence. Les Etats-Unis sont un parfait exemple de diversité contrôlée. On peut avoir toute sorte de nourriture, de vêtements et d'activités culturelles en Amérique. On se pense très cosmopolite lorsqu'on sait distinguer la cuisine Huaiyang de la cuisine Schezwan, ou un ballet sud coréen de l'opéra de Pékin, ou de la dynastie chinoise Ming de la dynastie Han dans un musée. C'est que la diversité est permise, légitime et contrôlée." Nous devons être prudents vis-à-vis de telles évolutions. Nous avons besoin de préserver notre identité dans un monde globalisé.

Au moment où la multiplicité des plate-formes média et la connectivité immédiate sont une réalité des arts, la créativité a atteint une démocratisation sans précédent.

Nous voyons bien que les loisirs sont envahis par la télévision et plus récemment par l'internet. Les informations sont produites en studios et dans la rue, puis transmises via les sites de réseaux sociaux. Comme l'a dit récemment le sociologue Shiv Visvanathan, "l'âge de la surveillance crée ses propres tableaux dans la sociologie visuelle de notre temps. Une fois qu'un événement est enregistré sur vidéo, il peut être revu." De la même façon, la littérature, la musique et le cinéma prennent rapidement une forme numérique. Nous devons faire attention à ce qu'ils ne perdent pas leur âme individuellement. D'une part, nous avons une société plus participative, et d'autre part nous sommes bombardés par de grosses doses de passivité.

Comme je l'ai écrit plus tôt, il y a des opportunités et des menaces dans l'âge numérique. Le vrai challenge pour la culture réside dans sa capacité à gérer le monde numérique. Au moment où 3 milliards d'internautes, 2 milliards de téléviseurs, 4 milliards de téléphones mobiles sont connectés au monde, la société et l'économie des nations sont déterminées sur la toile. Il y a plus d'informations disponibles sur internet que dans tous les enregistrements de l'Histoire. Ce nouveau type d'information et de divertissement crée des problèmes propres à la protection de la propriété intellectuelle. Des milliards de dollars sont perdus chaque année du fait du piratage de films, de musique ou de livres. Cela ne va faire qu'augmenter à moins que nous soyons capables de mettre en place un cadre législatif mondial et que nous coopérons à l'international pour que les créateurs et les détenteurs du droit d'auteur ne soient pas privés de ce qui leur est dû.

Les Etats et nations ne peuvent pas incarner la culture. Les individus le peuvent. Quand les gouvernements soutiennent des initiatives pour préserver l'esprit de la culture, c'est en encourageant les initiatives communautaires et l'excellence individuelle que l'on sert le mieux la culture. Les musées, les galeries d'art, les salles de concert et mêmes les cinémas et théâtres auront peut-être besoin d'aide pour rester économiquement viables mais l'initiative la plus importante serait de créer un entrepôt numérique mondial de la culture.

Il est important d'avoir de nouvelles structures pour promouvoir les traditions culturelles. Ces efforts auront besoin d'être soutenus par l'Etat et par le mécénat d'entreprise. Ce sont les formes orales d'art et les cultures artisanales qui ont le plus besoin d'être protégées. Les maîtres artisans, les artistes et les interprètes devraient enseigner et conseiller la jeunesse. Investir dans l'enseignement est essentiel.

De la passion individuelle au souci collectif de préserver l'héritage de la culture, nous avons besoin de bâtir le printemps éternel de l'espoir ! Nous passons simplement le témoin d'une génération à la suivante.



Culture et Espoir

Aujourd'hui la production et la diffusion culturelle ont totalement pris possession de possibilités que nous n'aurions même pas pu imaginer il y a une ou deux décennies. Les réseaux sociaux et les modes de communication ont créé un monde virtuel qui rassemble les individus et permet de diversifier les moyens de l'échange culturel.

C'est une chose de laisser la création culturelle à des individus travaillant seuls ou en groupes. C'en est une autre de considérer comme superflues la défense, la promotion et la diffusion de la culture. Ces fonctions sont assurées par des organisations qui travaillent en tandem avec des artistes pour promouvoir la culture dans la société.

Bien entendu, les artistes et les groupements culturels réclament partout que des ressources plus généreuses soient mises à la disposition de la création et de la promotion culturelles. Ce faisant, ils soutiennent beaucoup d'autres personnes, tout comme tout secteur de l'économie touche de nombreuses personnes, des techniciens, des sous-traitants, et à la fin, des clients. Le lien entre l'industrie culturelle et le bien-être des villes est désormais généralement reconnu, même s'il n'est pas toujours avoué.

En dehors de la contribution économique, la culture est reconnue depuis longtemps comme un outil de promotion dans les sociétés démocratiques de valeurs humaines qui profitent à tous. Quand Stephan Zweig s'est suicidé au Brésil après avoir fini son dernier livre, Le Monde d'hier, c'était car toutes les valeurs qu'il associait à la culture des Lumières touchaient à leur fin. Les créations culturelles de la fin de siècle des sociétés occidentales se sont doublées de créations culturelles et intellectuelles remarquables.

Dans de nombreux pays, l'accroissement des activités culturelles s'est intégré dans d'autres institutions de la société. La culture n'est pas séparée de la société. Elle est devenue un moyen d'intégration, quelque chose que les enfants et les adultes considèrent comme acquis. Cela advient lorsque les institutions culturelles sont mélangées aux autres institutions, lorsque des collectivités entières et de nombreuses institutions et activités culturelles sont mélangées à l'intérieur d'un environnement naturel – les musées, les théâtres, les discussions, les conférences, les films, etc. se déroulent sous un même toit.

Indépendamment de ma volonté, une des mes salles de classe cette année se trouvait dans un merveilleux musée. Cela rend le musée moins austère, moins « distant » et moins intimidant. Entrer

dans un musée, passer par sa bibliothèque et accéder à la salle de classe en montant un escalier est exaltant, pas seulement pour moi mais pour tous les étudiants.

La culture intègre des groupes et des communautés variées. Beaucoup de pays en développement (l'Inde et le Brésil sont de bons exemples) ont une vaste gamme d'activités culturelles qui sont désormais considérées comme remplissant une fonction utile d'intégration. Ce que nous essayons de faire à travers des lois en ouvrant les institutions et en les diversifiant se fait naturellement et plus efficacement par la culture.

Oui, les activités culturelles contribuent à la santé économique de nos villes et de nos citoyens. Chaque maire le sait. Oui, la culture est parfois soutenue par les plus aisés à qui elle profite le plus. Mais cela n'est pas le cas partout. La culture rapproche les communautés en leur permettant de partager et d'encourager des valeurs qui renforcent notre société.

C'est pourquoi cette activité cruciale a besoin de son champion (en réalité, on ne devrait pas avoir peur d'employer le mot « lobby ») dont la tâche est de faire comprendre à ceux qui gouvernent les bienfaits de l'espoir, de l'intégration et des valeurs démocratiques pour notre société. Enfin, la création et la diffusion culturelles encouragent, bien sûr, le développement économique mais aussi en même temps les valeurs éclairées.

Pascale Thumerelle, Directrice du développement, Vivendi, France.



*La culture, un pilier du
développement durable*

La culture/l'imagination créative vous donne-t-elle une raison d'espérer ?

La reconnaissance de la culture comme partie intégrante des droits humains universels contribue à promouvoir l'ouverture d'esprit, la tolérance et la paix entre les hommes et les civilisations.

Si l'on entend par culture, « l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement » (Le Robert), alors la culture est au cœur de l'identité humaine. Elle nourrit notre capacité à espérer, notre besoin de confiance pour vivre dans la dignité: confiance en soi, en l'autre, en l'avenir. Elle donne à l'individu, aux communautés, aux peuples, les ressorts intimes pour combattre la peur, l'oppression. Elle est au cœur du développement harmonieux des habitants de notre planète.

La culture ouvre la voie à l'imagination créative, au souffle, à ce qui nous anime. Elle naît grâce au plaisir, s'épanouit grâce à la curiosité, résiste grâce à l'audace. Il faut veiller à l'encourager comme on veille à faire grandir un enfant. Elle peut représenter une menace pour les ennemis de l'esprit qui veulent régner en maîtres sur les consciences.

L'éducation des filles en est une bonne illustration. Malgré de considérables progrès accomplis en matière d'égalité entre les femmes et les hommes dans de nombreux pays, malgré les engagements pris par les plus hautes instances nationales, européennes ou internationales, on comprend bien que l'étouffement des cerveaux féminins procède de cette obsession de certaines personnes influentes d'empêcher les fillettes et les femmes de cultiver cette capacité à exercer leurs facultés intellectuelles et de satisfaire leur soif de culture. Il semble pertinent d'évoquer l'abondante littérature rédigée par d'illustres « penseurs » sur ce thème. Citons François de Salignac de La Mothe Fénelon (1651-1715), homme d'église et académicien français, auteur de l'ouvrage « De l'éducation des filles » qui, dans une lettre « A une dame de qualité », livre à cette dernière ses conseils pour éduquer sa fille : « Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit, et un excès de curiosité vaine et dangereuse. [...] Qu'elle apprenne à se méfier d'elle-même, et à craindre les pièges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres ». Ce témoignage, certes ancien mais qui trouve encore un écho dans certaines régions du monde frappées par les extrémismes de toutes sortes, illustre bien que la culture agit comme une force puissante contre l'exclusion, celle des fillettes, des femmes mais plus largement celle des hommes qu'il est utile ou indifférent de maintenir dans l'obscurité.

Cette mise en lumière de la culture comme faisant pleinement partie des droits humains universels, bénéficie par ailleurs du coup de projecteur apporté par les technologies de l'information et de la communication : elles facilitent un meilleur partage du savoir auprès de ceux qui peuvent rester en marge de l'accès à la culture. Autant de raisons d'espérer et de se mobiliser en faveur de cette grande et belle cause : « Allumer les flambeaux dans les esprits », comme le proclamait Victor Hugo dans un discours prononcé en 1848 à l'Assemblée nationale.

Qui l'incarne le mieux ?

Celles et ceux qui, par leur engagement, leur talent, leurs actes, leur disponibilité, leur enthousiasme, leur pédagogie, leurs investissements, transmettent le goût et l'envie de culture.

Quelle serait l'initiative/projet/œuvre personnelle qui concrétise votre raison d'espérer ?

Vivendi, groupe industriel mondial, investit plus de deux milliards d'euros dans le cinéma, les programmes audiovisuels, les jeux vidéo ou la musique et plus de trois milliards d'euros dans les infrastructures de télécommunications. Sa contribution au développement durable est spécifique : permettre aux générations actuelles et futures de satisfaire leur besoin de communiquer, nourrir leur curiosité, développer leurs talents et encourager le dialogue interculturel.

La culture constitue un pilier essentiel de sa politique de développement durable car elle répond à la responsabilité sociétale des industries culturelles : comment nourrir au mieux les capacités créatives des générations actuelles et futures ? Comment veiller à ne pas favoriser une monoculture, source d'obésité intellectuelle nuisible à l'épanouissement de millions de clients dans le monde ? Pour éviter ces écueils, Vivendi s'est fixé comme objectifs d'encourager la création musicale, cinématographique, audiovisuelle dans sa diversité, de contribuer au renforcement des capacités de production dans les territoires où le groupe est présent, et notamment en Afrique, ou encore de valoriser le patrimoine, en numérisant par exemple des trésors culturels devenus indisponibles.

Vivendi est la première entreprise à intégrer des objectifs liés à la promotion de la diversité culturelle dans la rémunération variable de ses dirigeants. On pourrait espérer que cette bonne pratique novatrice, émanant du secteur privé, puisse être partagée avec d'autres industries culturelles au niveau local et international.

Comment souhaitez-vous la transmettre aux générations futures ?

Vivendi a l'ambition d'encourager la participation de ses clients à la vie culturelle, de faciliter leurs échanges grâce aux technologies de l'information et de la communication, et de favoriser l'esprit d'ouverture entre les peuples et les générations.

Aussi Vivendi et l'Alliance des civilisations des Nations unies partagent-ils la volonté d'inscrire la diversité culturelle et le dialogue interculturel dans l'agenda mondial du développement durable, trop souvent axé sur les seules questions environnementales. Nous veillons, avec d'autres acteurs publics et privés, à porter ce thème à l'attention des décideurs publics, dirigeants d'entreprise, chercheurs, experts professionnels, représentants de la société civile, responsables des organisations non gouvernementales, analystes financiers et investisseurs etc...

De manière très concrète, pour illustrer le positionnement de Vivendi et promouvoir la culture comme pilier du développement durable, j'ai eu l'idée de créer un site web « Cultur(e)s avec Vivendi : un voyage dans la diversité culturelle ».

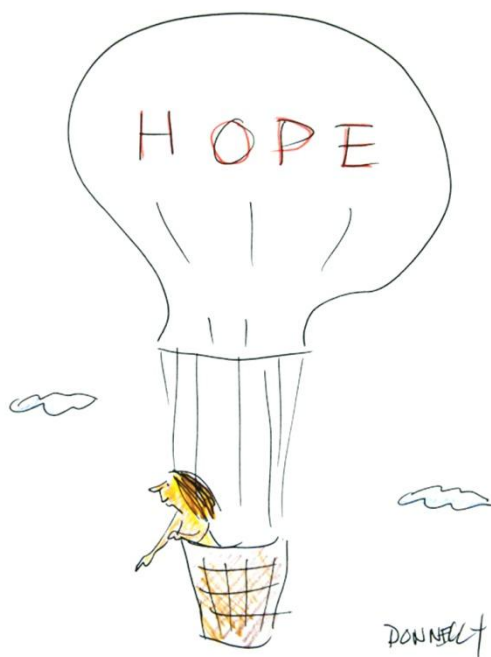
Disponible en français et en anglais, ce site comprend trois rubriques :

- « Inspirations d'artistes » illustre, par une série d'exemples, la diversité des influences en particulier musicales et cinématographiques, qui irriguent la création artistique.
- « Métiers de la création » fait découvrir, aux jeunes en particulier, la diversité des métiers des industries culturelles grâce aux témoignages de professionnels.

- « Dialogue interculturel » propose des vidéos, des interviews démontrant le lien entre culture et compréhension mutuelle.

Ce site invite les jeunes générations à s'investir pleinement dans la culture : découvrir des répertoires de musique et des cinématographies, mieux connaître la chaîne de valeur des industries culturelles, et surtout donner envie de s'ouvrir aux autres cultures, de partager leurs expériences et émotions artistiques.

« [Culture\(s\) avec Vivendi](#) » a été mis en ligne le 21 mai 2012 à l'occasion de la journée mondiale de la diversité culturelle pour le dialogue et le développement ainsi proclamée par les Nations unies. [Vivendi s'est ainsi associé](#) à la campagne [Do ONE Thing for Diversity and Inclusion](#), lancée par l'Alliance des civilisations en partenariat avec l'Unesco. Cette campagne en ligne appelle chacun et chacune à entreprendre « one thing » – une action – afin de promouvoir la diversité culturelle et célébrer ainsi la journée du 21 mai.





L'art, outil de révolution

Le grand réalisateur Francis Ford Coppola m'a dit un jour que celui qui contrôle les arts contrôle le monde. Si l'on pense à toutes les grandes civilisations de l'Histoire, cette théorie s'applique. Les arts et les cultures de l'Égypte, de la Grèce et de Rome ont inspiré et ouvert la voie à une époque européenne puis à une époque américaine.

J'ai remarqué que les individus créatifs qui viennent d'environnements très oppressants trouvent souvent la beauté dans la vie. Récemment, je suis revenu de Mumbai profondément ému de l'inspiration de la jeunesse là-bas. Je ne pense pas que la génération de mon fils verra l'Inde telle que je la connais. A l'inverse, je ne pense pas que l'essor de l'art à New York dans les années 1980 pourrait avoir lieu aujourd'hui. Soho et les quartiers qui abritaient de grands artistes comme Andy Warhol, Jean-Michel Basquiat, Keith Haring et d'autres se sont embourgeoisés.

La culture et l'imagination créative sont des méthodes et des systèmes qui inspirent le changement. L'art nous invite simplement à regarder le monde différemment. Dans une période d'incertitude économique, d'oppression et de guerre, ce sont souvent les artistes qui nous sortent du désespoir et qui nous guide vers la prospérité. Des chants de ménestrels nous conduisent à l'âge d'or du jazz et Ai Wei Wei nous conduit à un grand mouvement d'art contemporain chinois.

L'art peut nous sortir de notre désespoir et notre souffrance et nous proposer une nouvelle manière de voir notre époque. L'art nous distrait en nous éloignant de nos pensées quotidiennes et nous offre la possibilité de nous éloigner du temps et de l'espace.

J'ai remarqué récemment que Beyrouth, Moscou, Pékin et Los Angeles ouvrent des centres culturels. L'art et l'architecture de ces villes a prospéré ces dernières années. Le printemps arabe a offert à la communauté créative du Moyen-Orient une opportunité de réinventer sa culture. Les difficultés économiques de la Californie et les émeutes d'il y a 25 ans ont été remplacés par l'ouverture de musées et d'institutions comme le Musée Hammer, le Getty Center, le MOCA et le LACMA et l'arrivée de nombreux artistes et mécènes (tels que Er Ruscha, Doug Aitken et Eli Broad) dans la ville. La reconstruction de Berlin après la seconde guerre mondiale a offert un nouveau commencement à sa jeunesse ainsi que d'immenses espaces de création pour les artistes. La richesse créer par les oligarques russes a donné naissance à une génération de jeunes artistes désireux de partager leurs œuvres sur la scène mondiale. La création de Dasha Zukhova du Garage de Moscou offre un symbole à cette nouvelle ère créative.

Imaginez comment étaient Beyrouth, Los Angeles, Berlin et Moscou il y a 20 ou 50 ans. Il est difficile d'imaginer qu'une telle innovation et une telle créativité ait émergé récemment. Il me semble clair qu'il nous faille désormais regarder hors de l'Occident pour trouver l'inspiration créative. Les marques de luxe sont impatientes de pénétrer les marchés Indien et Chinois et d'inspirer une génération d'artistes, de photographes et de créateurs de mode dans ces pays.

Aujourd'hui, j'imagine la Chine, l'Inde et le monde musulman comme un puits de créativité. Comme je me prépare pour le festival de Cannes la semaine prochaine, je me souviens du pouvoir des grands films de cinéma qui nous viennent d'Inde, de Chine et d'Iran. Leurs artistes et leurs réalisateurs voient l'espoir et un futur radieux pour notre monde. Je leur suis reconnaissant pour cela et attend avec impatience l'inspiration.



Le besoin d'utopie politique

La culture et la création vous donnent-elles des raisons d'espérer ?

Je suis un « sceptique actif » pour reprendre Raymond Aron. Une raison d'espérer est une utopie politique, et nous avons besoin d'utopies. Mais pour être direct, je dirais que le mot de « culture » ne devrait pas être prononcé ainsi, à la légère. Il exclut. La culture est une question d'action, pas de discours. La « culture de masse » doit également être repensée : c'est ici que beaucoup de choses se joueront à l'avenir. Le nombre lié à la démocratie va générer de la création : de plus en plus de gens voyagent, lisent, s'informent...cela va nécessairement produire de la culture. Or, si la culture de masse et l'émancipation par la culture sont louées par les élites, en fait, cette démocratisation leur fait peur.

Il faut par ailleurs maintenir un prix à la culture. La démagogie de l'accès et de la gratuité est délétère et trompeuse.

Qu'est-ce qui incarne le mieux cette raison d'espérer ?

Le problème fondamental, c'est d'accepter l'autre, d'arriver à communiquer avec lui. L'Europe est donc une raison d'espérer, car elle est une utopie politique qui repose sur une acceptation de fait de la diversité culturelle et une compréhension profonde de l'altérité, même si elle n'en tire pas assez de fierté. Mais se comprendre prend du temps. La diversité culturelle en Europe ne saurait se limiter aux 400 mots d'anglais actuellement utilisés pour se comprendre entre les 23 langues de l'Union. Des bureaux de traductions sont nécessaires. Plus généralement, il faut sauver les langues maternelles pour donner du sens : la francophonie, la russophonie, l'arabophonie, ... La défense de la diversité biologique est surveillée minutieusement et chaque disparition d'espèce met en émoi, mais concernant les langues, leur disparition n'émeut personne ! Protéger la diversité de la nature fait l'unanimité, promouvoir celle des cultures fait peur. La communication participe d'un mouvement d'émancipation par le seul fait qu'elle permet la possibilité d'échanges. C'est un enjeu fort de la diversité culturelle. Or grâce aux techniques de communication, les différences entre cultures sont de plus en plus visibles, voire deviennent des enjeux de « haine de l'autre ». Le problème politique de la communication est donc le suivant. Comment apprendre à se tolérer quand les différences sont plus visibles que les ressemblances ? Comment continuer à communiquer alors que la performance croissante des techniques ne rapproche, ni ne rend tolérant les individus et les peuples ?

Quelques exemples qui incarnent ces raisons d'espérer

Je me félicite qu'il y ait encore des écrivains, des peintres, des cinéastes et que tout ne soit pas sur Internet. Car il est illusoire de croire que la technique favorise la création. La mode du « numérique » est devenue une obsession, voire une idéologie (avant de numériser ses œuvres, un musée ferait mieux d'ouvrir davantage ses salles aux publics). Si le numérique est un effet de mode, il faut alors maintenir les autres types de création : sculpture, lithographie, peintre... Tout n'est pas dans les installations ou les dispositifs. Il faut laisser *cohabiter* les formes de création. Il faut résister à l'urgence de la modernité. Il faut de la cohabitation pour préserver la paix.

Comment transmettre cette raison d'espérer aux générations futures ?

Il faut leur donner le goût de faire de belles avancées, et ce dans 3 domaines :

- L'Europe, cet objet improbable, est une source formidable pour la culture ; très peu a été fait jusqu'à présent. Nous avons tant en commun ! Le monothéisme, le rationalisme, les droits de l'homme, la démocratie, 23 langues pour 27 Etat membres. Et nous ne pourrions en faire rien d'autre que de la technocratie ?
- La convention sur la diversité culturelle de l'UNESCO est un acte fondateur pour la culture où tout reste à faire au-delà du seul patrimoine. Cette convention doit être portée à la hauteur (et au-delà) de l'enjeu écologique.
- Repenser les rapports entre l'identité et les industries culturelles. Préserver la diversité culturelle et toutes les identités. Globalement, il faut repenser les liens entre *culture* et communication et le triangle identité-culture-communication. Les trois sont inséparables.